

Sexe à la carte

De l'embellissement à l'effacement

Philippe Liotard

« Le prince d'une légende saharienne demande à un homme nu :

– Que te manque-t-il ô homme nu ?

– Une bague mon prince. »

Jacques Laurent, *Le Nu et le dévêtu*

« Les ouvriers communistes apparaissent aux bourgeois aussi laids et aussi sales que les parties sexuelles et velues ou parties basses : tôt ou tard il en résultera une éruption scandaleuse au cours de laquelle les têtes asexuées et nobles des bourgeois seront tranchées. »

Georges Bataille, *L'Anus solaire*

Les productions pornographiques abondent en publicités qui vantent des produits permettant d'accroître la taille du pénis. Jouant ainsi des imaginaires de la performance sexuelle – qui se nicherait dans un morceau de chair érectile – ces publicités entretiennent le marché des fantasmes masculins et écoulent ainsi onguents et appareils divers¹. De la même manière, des hommes sollicitent la médecine et la chirurgie pour allonger leur pénis. Cette quête de la taille « nécessaire » du sexe des mâles trouve son corollaire dans les opérations visant à offrir aux femmes une « belle » poitrine, c'est-à-dire une poitrine correspondant aux mensurations jugées idéales pour être une « belle femme ». Dans les deux cas (« en avoir une grosse » ou « en avoir une belle paire »), il s'agit de coller aux imaginaires stéréotypés qui distribuent les valeurs érotisées du genre (le masculin et le féminin) en fonction des mensurations physiques. Les injonctions sociales – par lesquelles les jeunes hommes et les jeunes femmes intériorisent la nécessité de la mesure – sont constantes et se diffusent aussi bien par les médias, que par les commentaires les plus communs ou les plaisanteries les plus habituelles. Cependant, si, pour les femmes, l'opération de la poitrine s'inscrit dans une exigence de paraître, pour les hommes, les mensurations requises (à défaut d'être acquises), risquent fort



Georgeanne Deen, 2002

1 – Sur la fantasmagorie liée au sexe de l'homme, se reporter à Frédéric Baille, « Pinométrie, pinophilie, vaginophobie et vaginocratie. De la mal-mesure d'un pénis aux ambitions d'un clitoris », *Quel Corps ?*, n° 50-51-52 (« Imaginaires sexuels »), avril 1995, p. 327-375.

2 – Sur la rhétorique de l'étalon, voir Philippe Liotard, « Cherche corps à jouir pour bête à plaisir », in *Quel Corps ?*, n° 50-51-52, *op. cit.*, p. 250-295.

3 – Leur visibilité tient à ce qu'elles sortent des milieux underground les plus fermés dans lesquels elles étaient cantonnées naguère.

4 – La subincision consiste à fendre le gland jusqu'à l'urètre dans le sens longitudinal.

5 – Par castration, il faut entendre la destruction des testicules. L'émasculatation signifie la suppression du pénis.

6 – Ce thème de la destruction du corps sera développé dans le prochain numéro de la revue *Quasimodo*.

7 – Et à ce qui se passe encore dans certaines régions du monde.

8 – Claude Chippaux, « Des mutilations, déformations, tatouages rituels et intentionnels chez l'homme », in Jean Poirier, *Histoire des mœurs*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1990. Notamment le chapitre intitulé « Les mutilations sexuelles », p. 552-587.

9 – Que l'initiation s'inscrive dans une symbolique religieuse, sociale ou communautaire.

10 – En reprenant la qualification proposée par Claude Chippaux.

de demeurer cachées au fond d'un caleçon, c'est-à-dire loin des regards permettant de repérer l'étalon au premier coup d'œil ². Néanmoins, ce qui importe dans le cas des hommes, c'est l'idée que l'on puisse agir sur son sexe pour le transformer en vue d'en accroître les performances.

Face à cet imaginaire de l'adéquation avec un idéal viril rapporté à une pièce d'anatomie, apparaissent sur la scène publique depuis une vingtaine d'années ³, des pratiques d'ornementation de soi et des pratiques ludiques qui jouent du génital. Elles exploitent les techniques de transformation des apparences que sont le tatouage, le piercing ou les implants. Elles peuvent aussi s'attaquer plus profondément à la chair, comme dans le cas de la subincision ⁴ ou de la castration ⁵. Ces pratiques résultent d'une démarche volontaire, qu'il s'agisse d'apposer un anneau sur une lèvre du sexe ou de détruire ses testicules. En ce sens, elles s'inscrivent pleinement dans ce numéro. Nous excluons en effet les pratiques visant à détruire les corps et les individus en s'attaquant à leurs parties génitales (tortures, punitions, vengeances, etc.) ⁶ pour nous intéresser essentiellement aux pratiques réalisées avec l'aval de la personne.

Désir de l'ordre et ordre des désirs

Passée la surprise d'apprendre que les tatouages, les piercings et les implants peuvent aussi se faire sur les parties génitales, la question qui se pose est de savoir pourquoi ces pratiques se développent, aujourd'hui, en Occident. Car, contrairement à ce qui a existé dans de nombreuses sociétés traditionnelles ⁷, ces modifications ne correspondent pas à une étape instituant l'entrée dans la vie adulte. Pour la plupart en effet, les techniques utilisées ont existé d'une manière plus ou moins proche, dans diverses cultures ⁸.

Dans ces sociétés également, les « mutilations sexuelles » peuvent sembler s'inscrire dans le désir des individus. En effet, l'apprentissage social de la nécessité de devenir homme ou de devenir femme passe par l'intériorisation des moyens nécessaires pour y parvenir. Aussi, malgré la douleur de certaines interventions sur les parties génitales, les individus peuvent non pas les souhaiter en tant que telles mais souhaiter accéder au monde auxquelles elles ouvrent. Néanmoins, le caractère volontaire est ici le résultat d'une pression totale de la société en question. S'il y a volonté, il ne peut s'agir que de celle qui consiste à « prendre sa place » dans l'ordre des pouvoirs institués. Une telle volonté par défaut ne recherche donc pas les modifications du génital. Elle les subit comme un moyen nécessaire. C'est la volonté de la fatalité. C'est pour cela qu'à propos des modifications des parties sexuelles à des fins initiatiques ⁹, le terme de « *mutilations intentionnelles* » ¹⁰ paraît adéquat. Il y a intention du groupe mais non nécessairement

volonté individuelle. Il y a mutilation en ce sens qu'il y a intrusion du pouvoir sur le sexe des individus. Ce n'est donc pas le degré d'atteinte faite à la chair qui caractérise la mutilation, mais le degré d'intrusion des pouvoirs sur les corps et la violence qui en résulte.

En outre, ces mutilations s'inscrivent dans un parcours de vie dont elles scandent les étapes et dont elles ne sont qu'un des éléments. Comme le note Claude Chippaux, « *les mutilations sexuelles sont rarement isolées. Aussi bien chez l'homme que chez la femme, les tatouages, les scarifications, l'aménagement de la denture, la perforation de la lèvre peuvent précéder la mutilation sexuelle ou en être contemporain. Il peut arriver aussi, comme chez l'aborigène australien, que celle-ci ait lieu bien après l'avulsion dentaire ou les scarifications corporelles, qui ont valeur d'initiation dans certaines tribus.* »¹¹ Ainsi, l'ensemble des marques apposées sur la chair constituent-elles une grammaire des corps permettant de lire l'histoire de chacun grâce aux signes incarnés, au sens littéral du terme.

Mais, dès lors qu'elles touchent au sexe, ces modifications rituelles ont aussi à voir avec la sexualité et avec le plaisir (et pas nécessairement avec la reproduction qui, pour certaines cultures, est dissociée de la sexualité). Non seulement elles indiquent l'identité sexuelle, mais encore elles attribuent une valeur sociale aux individus qui les subies ou qui les arborent. Leur caractère douloureux au moment de l'acte est compris comme une étape obligatoire, de même que le protocole de cicatrisation, lui aussi très ritualisé. C'est durant cette période que les novices accèdent aux secrets

11– Claude Chippaux, « Des mutilations... », *op. cit.*, p. 552.



Miguel Amate, *Slip*

des mœurs sexuelles de la communauté et apprennent comment ils doivent se comporter en tant qu'homme et en tant que femme. Or, une tendance très générale se dégage de ces modifications génitales : la distribution des plaisirs futurs est envisagée différemment selon le sexe et, bien sûr, selon les modifications subies. Comme le résume Raven Rowanchilde, « *la différence fondamentale entre les modifications génitales masculines et les modifications génitales féminines, réside dans le fait que les premières sont censées accroître le plaisir sexuel pour les femmes, alors que les secondes atténuent voire élimine le plaisir des femmes* »¹². Le plaisir des hommes en revanche est rarement affecté par ces pratiques. Leur valeur, au contraire, s'affirme dans leur capacité à produire du plaisir chez leurs compagnes. De la sorte, la vie sociale des individus est-elle inscrite par le groupe qui détermine la relation au plaisir et qui impose ainsi des rapports sociaux de sexe, réglés jusque dans la sexualité, contribuant ainsi à la perpétuation de l'ordre social.

En revanche, dans les modifications génitales contemporaines, le souhait des individus est premier. Il est par conséquent impossible de comparer l'infibulation ou l'excision d'une fillette qui n'a pas le choix de se soustraire à l'épreuve initiatique (même si elle en a intériorisé la signification sociale), avec la décision d'une femme adulte occidentale qui décide de son plein gré de se faire percer le capuchon du clitoris ou les lèvres du sexe pour y porter un bijou. Imposition de l'ordre social qui s'imprime dans la chair d'un côté, expression d'un désir personnel de l'autre. Cette distinction ne signifie pas que les choix individuels échappent aux logiques sociales. Néanmoins, elle permet de distinguer les mutilations (comprise comme une violence exercée sur le corps des plus faibles, en général les enfants et les femmes) d'autres pratiques de modifications exercées sur les mêmes endroits, pour lesquelles il n'est pas question d'imposition mais de proposition et de libre décision.

D'ailleurs, cette liberté de jouer de son corps ne se fait pas sans heurter les sensibilités. L'ornementation et les modifications des parties génitales sont loin d'aller de soi dans nos sociétés et paraissent encore l'apanage de quelques illuminé-e-s masochistes et pervers-e-s. Un soi-disant spécialiste du sexe féminin, Gérard Zwang, exprime sa perception du phénomène en des termes qui traduisent son attachement à « l'ordre naturel » de ces choses-là. L'ironie qu'il mobilise connote négativement ce qu'il appelle les « ornements permanents » et indique le mépris qu'il accorde à celles qui ont choisi de les porter : « *La narratrice (le narrateur) d'Histoire d'O avait déjà imaginé la pose d'un anneau transfixiant une des grandes lèvres de son héroïne. C'était évidemment un signe de soumission, du même style que l'anneau que l'on pose dans la cloison nasale des bœufs de labour. Les actuelles émules de mademoiselle O pensent, tout au contraire, augmenter leur pouvoir attractif*

12 – Raven Rowanchilde, « Male Genital Modification. A Sexual Selection Interpretation », *Human Nature*, 7 (2), 1996, p. 189.

*grâce au piercing. Des sottes se font ainsi poser des boucles métalliques transfixiant une nymphe, ou les deux, et/ou le capuchon, sans oublier les incrustations (perles, émeraudes) du mont de Vénus et le cadenas au-devant de la fourchette. Elles peuvent parvenir à porter une véritable quincaillerie. Ces clochettes doivent joyeusement bruissier quand, par hasard, un téméraire amateur de bibeloterie aventure sa verge (cuirassée ?) dans la boutique... »*¹³

Ainsi, le jugement est sans appel pour ce « *défenseur du con* » (sous-titre de son livre). Non seulement il amalgame tous les usages du piercing génital au seul masochisme¹⁴, mais encore se permet-il de dénigrer une pratique sans visiblement en connaître les déterminants. Son « *éloge du sexe féminin* » (titre de son livre) se réduit en fait à un éloge du sexe « naturel », éloge qui contient toute une vision du monde, ordonné selon des principes immuables. Or, ce monde est le monde occidental. Zwang occulte ainsi le fait que ces pratiques ont existé ailleurs. Sa réaction traduit finalement une perception sociale partagée par le plus grand nombre. Comment peut-on se livrer à de telles « tortures » dans nos chers pays civilisés ? Du point de vue de la compréhension de ces phénomènes contemporains, cette question, expurgée des jugements de valeur qui la sous-tendent, a toute sa place. Selon quelles logiques, les individus des sociétés contemporaines¹⁵ peuvent-ils choisir de se livrer à des pratiques auxquelles ils ne sont pas obligés de se livrer ? Quelles significations prennent ces modifications volontaires des parties génitales, alors même qu'elles tendent à disparaître des cultures traditionnelles, dans lesquelles nombre d'entre elles ont vu le jour ?

13 – Gérard Zwang, *Éloge du con. Défense et illustration du sexe féminin*, La Musardine, 2001, p. 126.

14 – Pour une analyse des marques corporelles dans le sadomasochisme, voir l'article de Véronique Poutrain ci-après.

15 – Le phénomène, comme l'ensemble des modifications corporelles, touche l'ensemble des pays riches et non seulement occidentaux : l'Asie du Sud-Est, le Japon sont ainsi concernés. De même certains pays d'Amérique du Sud font figure de pionniers dans certains domaines de ces modifications.

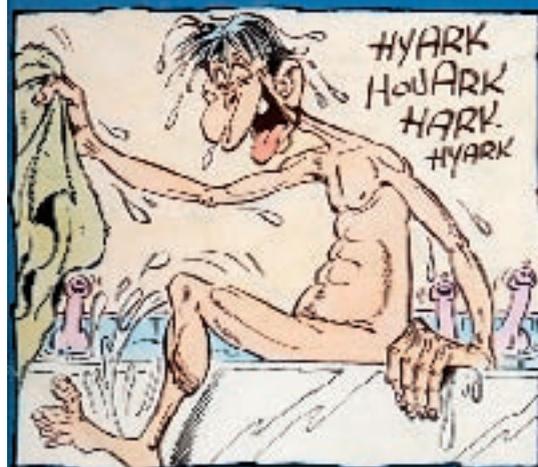
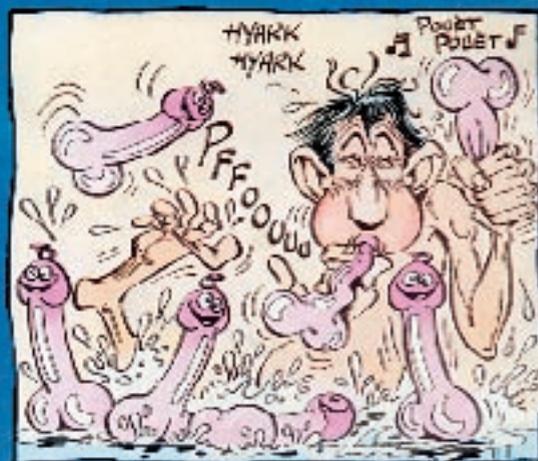
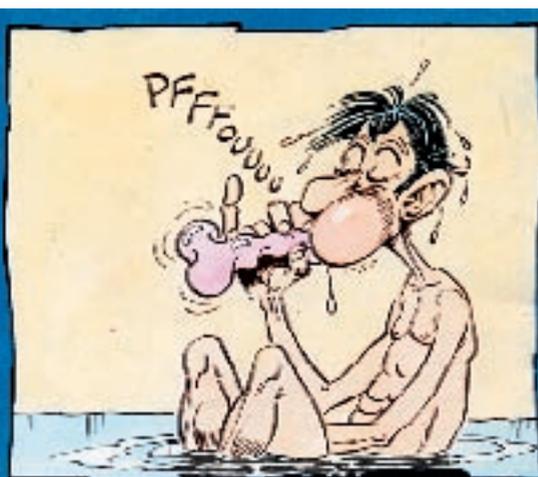
Panorama des modifications génitales

Le travail de l'éducation inculque l'idée que le sexe est la partie la plus naturelle mais aussi la plus intouchable du corps. Il associe le sexe à l'animalité. L'action de la culture consiste alors à effacer cette dimension au profit d'une humanité basée sur le contrôle social de la libido et sur la maîtrise des fonctions naturelles du corps¹⁶. L'intériorisation des significations et des valeurs liées aux parties sexuelles conduit à l'invention de la pudeur qui implique la discrétion du génital. Ce lieu de l'anatomie disparaît ainsi du regard public. La partie animale des êtres se cache et s'oublie.

Or, la palette des modifications génitales rappelle l'ancrage culturel de l'intime. Rien de naturel, par exemple, dans l'attention portée par chaque individu à son propre sexe. La toilette intime, déjà, est loin de résulter de simples considérations hygiéniques. La manière de s'y livrer, la périodicité, les produits utilisés, tout cela indique un rapport au sexe qui résulte de l'histoire des sociétés autant que de celle des individus¹⁷.

16 – Pour un panorama historique de cette éducation, voir Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

17 – Pour une histoire de la propreté, voir de Georges Vigarello, *Le Propre et le sale. L'Hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Paris, Le Seuil, 1985.



Au-delà de la toilette, l'attention portée aux parties génitales indique le déplacement des regards. L'« épilation du maillot » est un incontournable de l'été notamment chez les femmes. De même la nudité collective des plages et des campings incite à mettre en forme les poils du pubis, ce qui peut aller jusqu'à la pilosité zéro, le pubis, le sexe et l'anus étant rasés ou, plus douloureux, épilés. Ce qui se montre depuis peu, au moins depuis qu'il est sorti des groupes sociaux les plus stigmatisés (taulards, prostitués, etc. 18), c'est le tatouage qui entoure le bassin. Pour les femmes, le bas des reins, la fesse ou l'aîne sont ainsi des lieux d'ornementation prisés. Des tatouages s'impriment, pour les deux sexes sur le pubis. Et la décoration encrée du génital peut se faire jusque sur le sexe ou l'anus 19. Dans cette ornementation, le piercing n'est pas en reste qui, selon des configurations diverses, participe à l'esthétisation du sexe.

Ces trois manières d'orner les parties intimes, en jouant de la pilosité, du bijou ou du dessin, indiquent l'importance contemporaine portée à ce lieu secret qu'est le sexe. Elles indiquent également que s'y appliquent toutes les techniques de modification de l'apparence contemporaine, y compris l'usage d'implants sur la verge, intégrant ainsi une technique d'une dizaine d'années seulement pour sa version contemporaine 20. Toutes ces pratiques résultent non seulement d'un jeu sur le regard (en « sculptant » le sexe par exemple, dans le cas des implants) mais aussi d'un jeu sur le contact, sur le toucher (à l'exception du tatouage bien qu'il puisse « appeler » la caresse).

Enfin, d'autres interventions plus « lourdes » participent à ce panorama des modifications génitales. Elles ne s'inscrivent pas dans une démarche d'ornementation mais ont plutôt à voir avec le désir ou la question des sensations corporelles 21. Plus que les précédentes, elles peuvent être perçues comme des mutilations. Deux d'entre elles seront discutées en fin d'article : la subincision et la castration volontaires. Comme les précédentes, leur visibilité actuelle et leur diffusion en font un élément d'analyse pour saisir ce qui se joue comme enjeux sociaux. Car en touchant au sexe (en attendant au sexe ?), les individus font bien plus que de simplement agir sur leur corps. Ils exposent à la société un nouveau rapport au sexuel, et posent la question fondamentale des rapports entre les pouvoirs et les désirs. En modifiant leurs parties génitales par des interventions lourdes, radicales définitives ou au contraire ponctuelles, superficielles, réversibles, les individus mettent en cause la politique de contrôle des corps et participent, par leurs actes mêmes, à l'émergence de nouveaux principes et de nouvelles valeurs, nourrissant ainsi le débat éthique.

18 – Voir l'article de Frédéric Baillette, « Inscriptions tégumentaires de la loi » dans ce numéro.

19 – Voir le travail de Ron Athey et son « *anus solaire* » dans ce numéro.

20 – Dans son étude sur les modifications génitales masculines, Raven Rowanchild rapporte l'usage d'implants en Inde (sous la forme de petites boules d'or ou d'argent insérées sous la peau du pénis) dans le but d'accroître le plaisir des femmes lors de la pénétration, « *Male Genital Modification...* », *op. cit.*

21 – Parmi ces pratiques qui visent la production de nouvelles sensations ou l'exacerbation de sensations corporelles inhabituelles, il est possible d'évoquer les injections salines par exemple, le recours aux pompes à vide, etc. Sur les injections, voir l'article de Prune Chanay sur Albrecht Becker dans ce numéro.

De la visibilité du génital

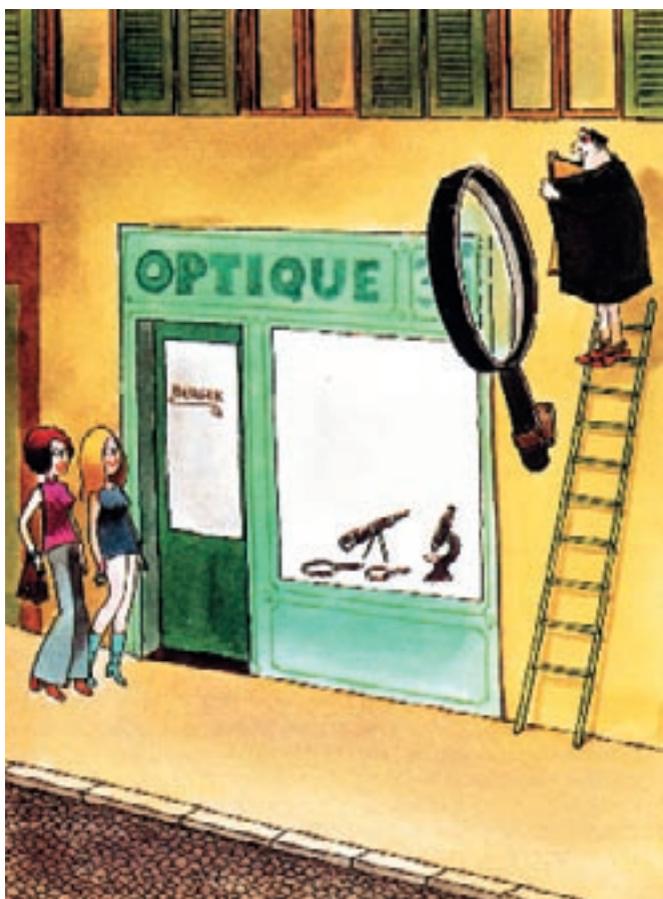
Les pratiques relevant de l'intime posent, par leur nature, des problèmes de visibilité. Inscrites dans une mouvance contemporaine de travail sur soi, les modifications génitales ne se cachent pourtant plus. La partie de soi la moins visible, celle que la socialisation apprend à cacher et dont l'exhibition relève de l'attentat aux mœurs, donne lieu à un travail sur l'apparence. Pourquoi porter de l'intérêt à son anatomie secrète, si ce n'est, précisément, que ce caractère secret tend à s'évanouir ou à devenir un signe distinctif fort dans des groupes sociaux donnés ?

Sous les masques de l'apparence

L'attention portée à la partie de l'anatomie la plus secrète de soi est aussi une invitation à ce que cette attention soit partagée par autrui. Porter un tatouage ou un bijou « intimes » ne peut se comprendre sans intégrer la question du regard. Ainsi, sous les masques de l'apparence convenable se cachent des parures parfois surprenantes. Cependant, l'exhibition de l'ornementation génitale a ceci de particulier qu'elle se fait sur le mode de l'élection. La personne choisit d'offrir son intimité ornée au regard de qui elle veut. L'important est de pouvoir conserver pour soi ou au contraire d'exhiber ses modifications, de montrer l'anodin et de garder pour soi le plus précieux, le plus beau, le plus significatif. Ainsi en est-il d'une religieuse venue se faire percer les seins, éprouvant ainsi, pour elle seule le mariage du métal et de la chair. Sous l'austérité de sa tenue, elle conserve un secret soustrait au regard et à l'imagination par son statut, une religieuse n'exhibant pas son corps, et précisément ces parties érotisées de son anatomie. Elle garde pour elle cette mystérieuse cachotterie.

Ces ornements intimes construisent un espace de visibilité du génital qui ne recoupe pas la vie sociale des individus (et notamment la vie professionnelle). Un pierceur

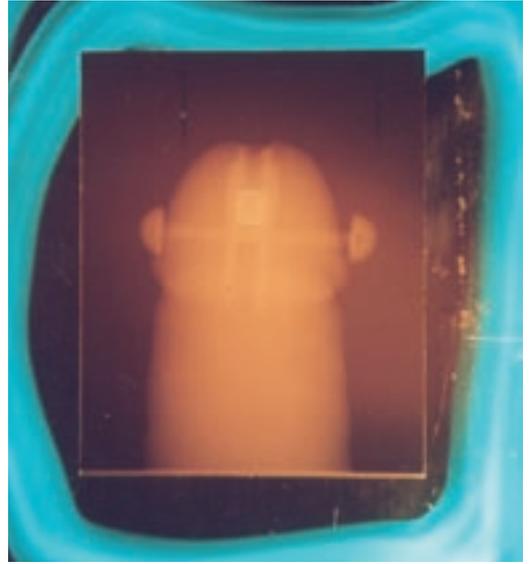
Hoviv, Dessin paru dans *Lui*, n° 144, janvier 1976



explique l'importance de la conservation de ce secret enfoui dans les recoins de la peau, dans les plis de l'intime : « *J'ai des clients réguliers qui n'hésitent pas à parcourir des centaines de km pour garder le secret de leur sujet d'intérêt intime. Sous ces costumes trois pièces se dissimulent quelques beaux spécimens de piercings.* »²²

Si la religieuse est une exception vis-à-vis du regard d'autrui, le témoignage de ce pierceur atteste cependant qu'il y a une volonté de conserver pour soi ses ornements, et par conséquent de garder une apparence sociale honorable. Ces piercings – contrairement à ceux qu'exhibent fièrement les adolescents sur le visage ou le nombril – ne se voient pas. Et pourtant ils existent.

Leur espace de visibilité se restreint à un groupe de proches, d'intimes pour lesquels le travail de la nudité (cette nudité brute qui rappelle tellement l'état de nature) est significatif d'un ancrage social. La nudité est ornée et notamment les parties érotisées du corps, les parties génitales, les fesses, les seins, etc. Dans ce contexte de partage, la visibilité devient possible, publiquement, sur les plages naturistes du Cap d'Agde par exemple²³, ou bien dans la sphère privée au sein d'un couple. En dehors de ce contexte, nombre de personnes ne portent aucun « signe distinctif » laissant imaginer leurs ornements secrets. Deux vies se déroulent de manière synchrone, une vie et une apparence « normales » et une vie et une apparence « secrètes ». Ainsi, Cathy, mère de famille de 41 ans, employée de bureau, porte-t-elle vingt piercings : « *Sur toutes les parties de mon corps. Le plus souvent sur les zones érogènes [...] en raison de mon mode de vie, je les place sur les parties non visibles ; c'est pour cela que je les appelle "mon secret"* »²⁴. L'exemple de Cathy ouvre une autre dimension de la plupart des piercings non visibles : l'érotisation du corps.



Photographie Gnom

22 – *Savage*, n°14, juin-juillet 1996.

23 – L'ornementation du génital atteste qu'il y a différentes manières d'envisager le nu : comme un retour à la nature ou au contraire comme l'affirmation d'un corps rehaussé, dans sa nudité, par des tatouages ou des piercings. D'un côté le naturisme qui efface le sexuel, de l'autre un naturisme qui l'exacerbe. Sur les parures du nu dans le milieu libertin, lire Philippe Liotard, « Cherche corps à jour pour bête à plaisir », *op. cit.*, p. 250-295.

24 – Le témoignage de Cathy est disponible (en anglais) sur : <http://spc.bodymodification.com/profiles/MCAT/>

Érotisation du génital

La présentation des parties génitales est un élément important de l'érotisme. Néanmoins, il ne suffit pas de montrer un sexe pour produire une image érotique. Le travail de Jacques Waynberg sur la présentation du corps²⁵, ou celui d'Annie Sprinkle²⁶, ex porno star, montrent dans des registres différents comment se construisent socialement les codes de l'érotisme. Aussi n'est-il pas surprenant que les parties génitales soient mises en valeur afin de participer à l'érotisation d'une chair habituellement nue, à défaut d'être inerte.

25 – Jacques Waynberg, « Pudeur et pornographie », in *Quel Corps ?*, n° 50-51-52, *op. cit.*, p. 238-249.

26 – Pour une synthèse du travail de cette artiste, voir : Annie Sprinkle, *Post-Porn Modernist, My 25 years as a multimedia whore*, San Francisco, Cleis Press Inc., 1998.

Ornementation et érotisation de l'intime

L'usage des piercings génitaux, ces petits secrets partagés avec les intimes, s'inscrit dans une érotisation de soi. Le souci de paraître se déplace jusqu'aux parties du corps habituellement les plus couvertes pour en faire des lieux où le regard s'arrête. Une esthétique du sexe s'élabore. Du système pileux au piercing en passant par le tatouage, rien n'est laissé au hasard. L'érotisation visuelle se double d'une érotisation tactile à laquelle participent l'épilation, les piercings, les implants. La dimension érotique du piercing est indéniable et constitue même une des motivations majeures pour les adultes qui s'y livrent.

Ces ornements de l'intime peuvent d'ailleurs s'inscrire dans des jeux du sexe, à travers des scénarios érotiques, comme cela peut être le cas du rasage et de l'épilation, ou encore du piercing et du tatouage qui affirment les rôles dans le sadomasochisme. Dans tous les cas, les modifications réalisées sur le génital ont à voir avec l'érotisme. Elles réalisent une transformation de soi pour le plaisir, à deux niveaux : d'abord pour le plaisir de « l'avoir fait à cet endroit précis », mais aussi pour les plaisirs à venir. Chez les fem-



Gilles Berquet, 2000

mes notamment, cette dimension constitue une autre rupture avec les pratiques de mutilations traditionnelles imposées aux petites ou aux jeunes filles. Les pratiques d'infibulation et d'excision ont pour conséquence de priver les femmes de plaisir ou de leur interdire les rapports sexuels. Là, au contraire, le choix de porter un piercing sur le capuchon du clitoris revient à affirmer son droit au plaisir. Les mutilations l'effacent, le piercing l'exacerbe, en accroissant la sensibilité aux caresses. Il ne s'agit pas seulement d'une réalité mécanique, mais d'une sorte d'appropriation de son propre corps qui deviendrait possible par l'acte de transfixion.

Dans la recherche des sensations, la pose d'un piercing sur le capuchon est une opération bénigne à la cicatrisation très rapide. Il n'en est pas de même pour les piercings du pénis dont la cicatrisation nécessite plusieurs mois et qui surtout suppose de toucher au symbole de la virilité par exemple. En riant, un pierceur explique pourquoi, selon lui, il y a moins d'hommes percés sur le sexe que de femme : « *Les mecs, c'est : "on touche pas à ma bite !"* ». Du côté des hommes qui ont cependant réalisé des piercings génitaux ou des implants, l'argument qui revient souvent consiste à affirmer qu'il y a un effet positif dans le plaisir de leur partenaire féminine. La friction ainsi réalisée durant le rapport produirait des sensations décuplées²⁷. En ce sens, la justification du piercing génital masculin par le plaisir de la partenaire n'est pas très éloignée des justifications traditionnelles. Dans ce cas, l'homme accroît sa valeur et s'affirme en tant qu'homme dans la satisfaction qu'il peut apporter aux femmes. Les bénéfices positifs du piercing génital masculin renvoient cependant aussi à un accroissement de la sensibilité. Ainsi les modifications génitales ne renvoient pas seulement au visible de la bimbeloterie. Elles correspondent aussi à un souci de rehausser les sensations charnelles.

27 – Cet argument souvent évoqué... par des hommes a rarement été confirmé par des femmes.

La quête des sensations : la subincision

Dans cette perspective, d'autres pratiques existent, comme la subincision, qui vise explicitement un accroissement de la sensibilité pénienne, alors qu'elle peut, spontanément, être assimilée à une mutilation. L'effet recherché n'a ici rien d'esthétique. L'opération consiste à inciser le gland de manière à le fendre jusqu'à l'urètre. Il en résulte une mise à plat du canal. La subincision peut se réduire au gland ou descendre jusqu'à la base de la verge. C'est une pratique traditionnelle de certains aborigènes²⁸. À ce titre, elle bénéficiait « *d'un aspect positif essentiel* », comme tout rite initiatique²⁹. Aujourd'hui, coupée de la mythologie dans laquelle elle prenait place, quel est l'*aspect positif* qui pousse des hommes à réaliser une subincision, parfois de manière auto exécutée ?

28 – Claude Chippaux, « Des mutilations... », *op. cit.*, p. 567-571 sur la subincision.

29 – Jean Pouillon, « Une petite différence ? », postface à Bruno Bettelheim, *Les Blessures symboliques*, Paris, Gallimard, 1971, p. 238.

Une telle pratique n'a pas de sens pour quiconque en entend parler. Elle est associée à la maladie mentale, alors qu'elle peut entrer

– dans la typologie médicale – dans la catégorie des « automutilations génitales non psychotiques ». La subincision peut en effet être réalisée par des hommes qui ne connaissent aucune perturbation psychiatrique, qui ne souffrent pas de la haine de soi ni ne cherchent à se mortifier. Qu'est-ce qui peut bien alors les pousser à se livrer à ces modifications, tranchant la chair en profondeur sur une des parties les plus symboliques de l'anatomie ?

Le long témoignage de Jerry, recueilli dans *Modcon*, à propos d'une subincision auto pratiquée, corrobore d'autres témoignages. Il est à ce titre exemplaire de la démarche des hommes qui se livrent sciemment à cette modification radicale et définitive. L'objectif recherché est essentiellement le plaisir sexuel.

Jerry explique cependant que, durant plusieurs mois, les tissus cicatriciels ont entraîné une perte de sensibilité du pénis. Passé ce délai, dit-il « *j'ai trouvé que la totalité, ou la quasi totalité, de ma sensibilité était revenue sur la surface externe de mon pénis et je pouvais en outre apprécier les sensations résultant de la stimulation des surfaces internes désormais exposées.* »³⁰ Cette intervention n'a pas été faite au hasard. Au contraire, elle résulte de sa volonté de stimuler les nerfs de l'urètre, cachés à l'intérieur du sommet de son pénis. C'est pour cela qu'il réalise une ouverture sur le gland. Cet acte n'a aucune incidence sur la production hormonale et laisse les fonctions masculines intactes. « *Au contraire, cela les accroît [...] et la partie du pénis qui se trouve sous la subincision n'a maintenant qu'une fonction : donner et recevoir du plaisir sexuel. Elle n'est plus liée au fait d'uriner. C'est un organe purement sexuel.* »³¹ Il explique notamment comment la fellation est mieux appréciée de sa femme, l'éjaculation se faisant à la base du pénis. La mutilation perçue devient donc, pour Jerry, une opération permettant de transformer son sexe en une zone encore plus sensible. « *Le sexe est plus sympa pour moi, poursuit-il, car je peux obtenir des sensations des deux côtés ; de l'intérieur et de l'extérieur.* »³²

Ce qui justifie l'acte de Jerry, comme celui des autres personnes ayant réalisé l'opération, c'est la recherche du plaisir. Cependant, il correspond également à une démarche sacrificielle, car transformer son sexe en *organe purement sexuel* suppose auparavant de supporter la cicatrisation ainsi que l'incision elle-même. L'acte dénote à la fois l'importance accordée au sexuel autant qu'il indique l'acceptation du sacrifice, l'accroissement du plaisir n'arrivant qu'après un long sursis. Néanmoins, cette modification extrême parce que radicale, peut se comprendre, au-delà d'une première réaction d'incompréhension, comme une modification visant à accroître les sensations corporelles. À la différence du piercing (que l'on peut ôter), il n'y a là aucun retour en arrière possible. La question éthique qui se pose alors est celle de ce qu'un individu peut réaliser sur son propre corps (lui-même ou avec l'aide d'autrui³³) du moment que cela

30 – in Shannon Larratt, *Modcon, op. cit.*, p. 15.

31 – *Idem*, p. 22.

32 – *Idem*, p. 24.

33 – Cette aide peut provenir de nouveaux spécialistes du corps qui, en dehors des salles d'opération, réalisent ces procédures.

n'affecte personne d'autre (conservation du secret) et que cela ne va pas à l'encontre de sa propre santé. La question de l'intégrité physique est aussi mise en cause puisque cet acte qu'est la subincision laisse une cicatrice définitive, et pourtant souhaitée. Les limites de l'acceptable sont encore déplacées.

Pourtant, pour la plupart des acteurs de ces modifications génitales « avancées », il existe une autre barrière qui est celle de l'annulation ou de l'amputation volontaire. Être percé, implanté, tatoué, subincisé se comprend comme un ajout à ce que le corps possède déjà. Or, des pratiques comme la castration volontaire se situent dans une autre dimension. Pour les eunuques contemporains (et pour ceux qui désirent le devenir), il y a comme un refus du plaisir ou plus précisément un refus d'être dirigé par les impulsions de la libido masculine.

Altération et refus du masculin

Pour conclure cette réflexion sur les modifications génitales volontaires, il paraissait en effet nécessaire de tenter de saisir les logiques qui poussent certains hommes à devenir volontairement castrats. Les individus en question ne s'inscrivent pas dans un projet de changement de sexe. En ce sens, ils n'entrent pas dans le parcours du transsexualisme³⁴. Ils ne revendiquent pas une nouvelle identité de genre, et pourtant, ils agissent afin d'effacer physiquement ce qui caractérise le plus fondamentalement un homme.

Un nouveau déplacement de l'impensable et de l'insupportable s'opère. Car, finalement, si l'on peut comprendre le piercing, voire la subincision comme des actes personnels dont les acteurs tirent des effets positifs (symboliques et physiques), est-il possible de comprendre ces personnes qui désirent être privées de leurs testicules et qui choisissent de réaliser concrètement cette privation ? Quels effets positifs peuvent-elles en tirer ? Et en quoi ce désir résulte-t-il des logiques sociales ?

Désir de devenir autre ou scénario érotique ?

La difficulté d'une telle analyse réside dans l'accès aux informations. Le caractère secret de la démarche comme la volonté de conserver une identité sociale honorable ne pousse pas à la confiance. Cependant, avec l'avènement d'Internet, des communautés virtuelles se sont constituées qui permettent des échanges mondiaux sur la question. Ainsi, témoignages, échanges d'expérience, conseils, mises en garde, réseaux sont-ils échangés. Le recueil de témoignages sur une période de trois ans, la lecture de nombreux forums consacrés à la question (à travers les Yahoo groups notamment), l'inscription à des lettres de discussion ont permis tout à la

34 – Pour les implications sociales de ce parcours, lire l'article de Marie Jean-Bernard Moles dans ce numéro de *Quasimodo*.

fois de saisir la constitution de cette communauté et d'accéder aux déterminants de ce choix radical. Le suivi sur plusieurs mois de ces échanges autorise en outre à dissocier les passages de « fantasmeurs » sur les réseaux, des contributions suivies ou « sérieuses » d'eunuques ou de personnes désirant le devenir. D'ailleurs, un phénomène d'autorégulation se produit qui exclut ou condamne ceux qui inventent des histoires, truquent les photos, ou contreviennent à certaines règles.

Ce suivi a permis au bout du compte d'identifier quelques grands thèmes qui reviennent régulièrement. Tous ne sont pas discutés ici. Mais le phénomène de saturation permet de repérer les thématiques majeures liées à la problématique de la castration volontaire.



Jean-Michel Nicollet, 1981

En tout premier lieu la question du fondement du désir est posée par l'ensemble de la communauté. Lorsqu'une personne exprime sa volonté de devenir eunuque, le débat consiste à savoir quel est son engagement. La discussion se construit alors pour déterminer si le désir exprimé est celui de la castration en tant qu'acte ou bien si le désir est celui des effets de la castration. Pour les eunuques, le débat est central et pose les jalons d'une éthique de la castration. Face au caractère irréversible de l'acte, face aux risques qu'il comporte également³⁵, et aussi surprenant que cela puisse paraître, il n'est pas question pour la communauté de laisser des individus courir à leur propre destruction.

C'est pour cela que le débat pose avec autant d'importance la distinction entre désir de l'acte et désir des effets de l'acte. Car il y a là deux logiques distinctes, deux imaginaires différents : d'un côté un imaginaire érotique de l'autre un imaginaire identitaire. Un eunuque a d'ailleurs énuméré un certain nombre d'indices permettant de percevoir que la castration n'est pas un moyen d'accéder à un état désiré mais s'inscrit plutôt dans un scénario sexuel fantasmé. Ces indices traduisent tous une projection imaginaire liée à l'érotisation de l'acte. Parmi eux, se trouve l'expression du fantasme d'être castré par une femme, d'être castré sans anesthésie pour percevoir la douleur, d'être castré par un « maître » qui ferait ensuite de l'eunuque son esclave, ou encore l'idée d'éjaculer au moment de la castration³⁶.

Or, tant qu'il s'agit d'un fantasme érotique, aussi extrême soit-il, les eunuques tentent de dissuader les individus de toute tentative de réalisation. Si la castration est un fantasme qui prend place dans un scénario érotique, ce fantasme peut perdurer aussi longtemps que la personne n'est pas castrée. En revanche, « une fois castré, votre sexualité est perdue à jamais »³⁷, le fantasme avec... et parfois la vie, certaines castrations engendrant le suicide.

Au sein de la communauté, de nombreux avis sont alors émis pour éviter que l'irréparable ne soit commis. Le fondement de la décision doit reposer sur la certitude qu'à la personne que la castration entraînera une amélioration de sa vie.

N'être ni l'un ni l'autre, être « autre »

Contrairement à ces personnes qui fantasment sur l'acte, les eunuques ont agi afin de devenir autre. Ils ont ainsi réalisé le choix d'une vie, de leur vie. Car, personne, pas même un thérapeute ou un médecin ne peut choisir à la place de l'individu dont la décision d'être ou de ne pas être castré engagera le reste de son existence.

Il s'agit d'une décision « du tout ou rien » qui ne peut que se prendre seul, en toute conscience et en toute connaissance de causes. La question de la légalité de l'acte est alors interpellée par celle de la liberté individuelle de modifier son corps en vue d'une vie

35 – Parmi les conseils et les témoignages, ceux qui concernent les traitements post-opératoires sont les plus nombreux.

36 – « Is Castration Right For Me ? », <http://www.geocities.com/sherrylanina/CastrationFactors.html>

37 – *Ibidem*.

meilleure. Le « notre corps nous appartient », leitmotiv des féministes des années 1970, pourrait ainsi être repris par les eunuques.

Le désir d'être eunuque pourrait se traduire de la sorte : ne plus en avoir pour être. En effet, ce qui importe, c'est de devenir autre en échappant à la destinée biologique et sociale. « *Je n'ai pas envie de devenir une femme*, confie J., *l'idéal ce serait de ne plus être rien. Ni homme, ni femme* », malgré les risques : « *On va vers l'inconnu mais aussi vers le connu (thrombose avec hormones femelles, hépatite avec androcur)* »³⁸. Les effets secondaires de la castration sont connus. Cependant, c'est l'inconnu qui prime, la quête de ce nouvel état dont les bénéfices paraissent tellement supérieurs. Mais pour J., la question principale est de trouver quelqu'un qui puisse réaliser l'opération. « *Avec un cutter*³⁹ : *moi je le ferai pas. Je regrette de ne pas trouver en France un médecin qui accepte de m'opérer. Ce serait une manière d'avoir le choix. Là, on ne me laisse pas le choix.* » Ce que déplore J, c'est donc l'impossibilité de changer son corps. Il n'a pas le choix d'être autre, pas le choix d'échapper à l'assignation biologique et sociale et à l'exhortation à se comporter en homme.

Ne plus être mâle

Pour J., comme pour les autres, le désir profond consiste à ne plus être mal dans ce corps de mâle qui dégoûte ou rebute. L'idée de l'effacement des caractéristiques sexuelles de l'anatomie est présente. Souvent les personnes qui désirent devenir eunuques évoquent un corps lisse, un corps débarrassé de ces sacs qui pendent entre les jambes. La projection imaginaire des effets positifs de la castration renvoie cependant à des perceptions différentes des effets souhaités. Ainsi, certains effets positifs pour les uns peuvent être perçus comme des effets négatifs pour d'autres. La question de l'apparence masculine constitue un exemple du dilemme auquel doivent faire face les futurs eunuques. Certains aspirent à ce que leur corps perde un certain nombre de ses caractères masculins, alors que d'autres en redoutent les effets (perte de masse musculaire, augmentation de la masse graisseuse, etc.).

Néanmoins, les effets principalement espérés de la castration ne se réduisent pas à des questions d'anatomie. Bien au contraire. Les témoignages des eunuques (témoignages qui alimentent les désirs de ceux qui aspirent à le devenir) privilégient un état de bien-être, un calme qu'ils ressentent peu de temps après l'opération. « *Pour moi, la sérénité a été l'effet le plus fort de la castration, suivi par la baisse de la libido.* »⁴⁰

Ces deux effets peuvent s'expérimenter par le recours à la castration chimique évitant ainsi de recourir à un acte irréparable⁴¹. Néanmoins la question d'en finir avec le désir masculin et les comportements qu'il engendre demeure un élément moteur dans les prises de décision.

38 – J., interviewé par téléphone est un des rares Français assidus sur les différents forums de discussion consacrés aux eunuques. La quasi totalité des eunuques « réalisés » vit en Amérique du Nord. À sa connaissance, il n'y a pas d'eunuque volontaire en France.

39 – « Cutter » (coupeur) est le terme employé pour désigner les personnes non médecins qui réalisent ce type d'intervention, le plus souvent en dehors de toute structure hospitalière.

40 – « Castration Effects », <http://www.geocities.com/sherrylanina/CastrationEffects.html>

41 – Irréparable dans le sens où même une cure de testostérone ne peut permettre de revenir à l'état initial (le terme état étant ici à comprendre dans son sens le plus large). De nombreux eunuques refusent même d'y recourir tant ils sont gênés par les effets secondaires d'une telle thérapie.

Le désir d'en finir avec le désir : quitter l'animalité

Au centre du désir de devenir eunuque se situe en effet la volonté d'accéder à une nouvelle sexualité, mieux maîtrisée, moins animale, la volonté aussi d'échapper aux comportements attendus des hommes en matière de sexualité. J. illustre totalement cette préoccupation : « *La pénétration ? Oui, je le fais par politesse, parce que je suis bien élevé, mais c'est pas quelque chose qui m'emballe. Y faut savoir faire pourtant. C'est ce qu'on apprend dans l'apprentissage de "l'être garçon".* » Au-delà du désabusement vis-à-vis d'une sexualité convenue, ce qui revient le plus souvent, c'est la volonté d'en finir avec les pulsions de la libido masculine.

Que ce soit dans les aspirations à devenir eunuque ou dans les témoignages d'eunuques, cette dimension revient de manière centrale. Il s'agit d'en finir avec la tyrannie des hormones masculines, d'en finir aussi avec les érections non désirées, avec ce corps qui réagit à des déterminations pulsionnelles. « *J'ai expérimenté ce que la plupart des eunuques ont également constaté : ma libido est sous contrôle. Je me masturbais au moins une fois par jour avant la castration. Maintenant, cela ne m'arrive plus du tout* »⁴².

42 – « Castration effects », <http://www.geocities.com/sherylanina/CastrationEffects.html>



La question qui se pose cependant est de savoir si c'est l'atténuation de la libido qui est recherchée ou l'angoisse de ne pas maîtriser ses comportements sous l'effet de cette libido. La question de l'ordre moral intériorisé est à distinguer de celle du respect de la loi. En effet, se masturber, même quotidiennement n'a pas d'effets sociaux négatifs. L'angoisse de se livrer à la masturbation se construit sur l'interdit qui lui est associé et sur la culpabilité ressentie par celui (ou celle) qui s'y livre. Des angoisses autrement plus terribles peuvent faire espérer une rémission dans la castration, fut-elle chimique. C'est le cas d'hommes qui vivent des obsessions de viol ou de meurtres. À ce titre, la baisse espérée de la libido peut servir l'adoption d'un comportement « normal » et à éviter des pratiques jugées, elles, malsaines ou criminelles. La loi et la morale modèlent le désir des individus d'échapper à leur animalité qu'ils craignent de ne plus contrôler. Les « forces du mal » sont en eux ⁴³, elles les travaillent, elles les oppressent. Le tiraillement est tellement douloureux entre les pulsions sexuelles ressenties et l'exigence de maîtrise que la castration apparaît un moyen radical d'entrer dans le droit chemin. Dans ces cas, l'intériorisation des normes de contrôle est telle, que les individus ne parviennent pas à résoudre leurs conflits autrement que par l'espérance d'un changement radical. L'aspiration à devenir autre se construit sur l'effacement de la « mauvaise » partie de soi, la partie ani-mâle.

Néanmoins, d'autres eunuques trouvent dans l'atténuation de leur libido un moyen de maintenir l'harmonie de leur couple au sein duquel la sexualité était devenue conflictuelle. Les témoignages d'eunuques mariés attestent de la perception favorable de la transformation. Il n'y a plus de harcèlement, de sollicitations permanentes de la part de l'homme. Et les eunuques peuvent conserver érection et éjaculation, mais selon un cycle bien inférieur. En outre, il est possible d'utiliser ponctuellement de la testostérone pour redonner vie à l'organe ensommeillé. Il leur est donc possible de se caler sur les désirs sexuels de leur épouse au lieu de chercher à leur imposer leur propre désir ne pouvant s'assouvir que dans l'éjaculation.

Ainsi, loin de rechercher l'exacerbation de la virilité concentrée dans leur génitalité, les eunuques et ceux qui désirent le devenir travaillent à l'effacer. Loin de se laisser séduire par les sirènes des développeurs de pénis, ils préfèrent en finir avec la concentration de leur identité dans leur sexe et se posent comme figure d'opposition radicale au pouvoir masculin.

*

Toutes les modifications génitales dont il a été question (de la plus bénigne à la plus radicale) ne répondent à aucune utilité sociale, à aucune exigence curative ou thérapeutique, à aucune logique institutionnelle. Elles appartiennent au sujet en ce qu'el-

43 – Ce n'est sans doute pas un hasard si de nombreux Américains s'incrivent dans le désir d'autopunition conduisant à la suppression de leur fonctionnement génital.

les ne s'affichent pas ou alors seulement dans des lieux et avec des personnes choisies. Que ce soit pour le piercing ou pour les eunuques, rien ne permet, extérieurement, de connaître le secret de l'intime. Le choix de dire et de montrer reste la propriété de la personne. L'injonction sociale à masquer publiquement ses parties génitales, les lois visant à policer les mœurs, la pudeur intériorisée par l'efficacité des codes culturels et des tabous sociaux, tout ceci contribue à faire des modifications non utilitaires du sexe une pratique de résistance à l'ordre social à plusieurs titres. Par leur caractère secret, elles impliquent une absence de contrôle. Par leur caractère ludique, pour nombre d'entre elles, elles impliquent une absence de production. Par leur caractère inutile, elles questionnent la légitimité de l'intervention sur les corps. Par leur centration sur le sexuel, elles valorisent ce que les grandes institutions sociales tentent de contrôler.

Finalement, les jeux du désir s'inscrivent dans un projet contestataire. Pas un projet qui s'affiche contre l'ordre établi en cherchant à le combattre et à le remplacer, mais un projet ludique qui invente au fur et à mesure des règles pour jouer de soi, en réinterprétant d'anciennes pratiques oubliées, dans le secret de l'intimité, bien à l'abri des pouvoirs de coercition.

Philippe Liotard



Mirka Lugosi,
photo peinte



Fredox